

## De deux sortes de vertige

*Vertige chez les anges* de Marc Sévigny, Montréal, VLB éditeur, 1988, 156 p., 12,95\$

*Le Totem* de Marguerite-A. Primeau, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1988, 156 p., 8,95\$.

Diane-Monique Daviau

Numéro 52, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1988). Compte rendu de [De deux sortes de vertige / *Vertige chez les anges* de Marc Sévigny, Montréal, VLB éditeur, 1988, 156 p., 12,95\$ / *Le Totem* de Marguerite-A. Primeau, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1988, 156 p., 8,95\$.] *Lettres québécoises*, (52), 36–37.

par Diane-Monique Daviau

# DE DEUX SORTES DE VERTIGE

**Vertige chez les anges** de Marc Sévigny, Montréal, VLB éditeur, 1988, 156 p., 12,95\$.

**Le Totem** de Marguerite-A. Primeau, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1988, 156 p., 8,95\$.

En littérature comme ailleurs, il existe plusieurs façons de provoquer le vertige. Si les deux recueils que je viens de lire m'ont tous deux menée au bord d'un abîme devant lequel j'ai ressenti cette étrange impression de perdre l'équilibre et de ne plus très bien savoir à quoi je pourrais me raccrocher pour ne pas tomber, l'abîme fut totalement différent dans les deux cas. Il y a des vertiges délicieux, qu'on peut même avoir envie de prolonger, et d'autres qui le sont beaucoup moins et dont on souhaite ardemment la fin.

Le recueil de nouvelles de Marc Sévigny appartient nettement à la première catégorie. Je le dis d'emblée : *Vertige chez les anges* m'a plu. Et pourtant, j'étais loin d'être gagnée d'avance. Je suis en effet plutôt difficile en matière d'insolite et il en faut beaucoup pour me donner le vertige : beaucoup de retenue, de finesse, de sous-entendus, beaucoup de petits riens et surtout rien de trop gros ou de trop insistant, sinon, hélas, je décroche.

J'étais donc un peu réticente : ces «treize nouvelles qui font du trapèze à la frontière du fantastique et de l'anticipation» arriveraient-elles à m'accrocher assez pour que j'éprouve un certain plaisir à lire ce recueil? Eh bien! je fus conquise dès le début : Sévigny sait que pour être efficace, une nouvelle n'a pas besoin de surcharge, de gadgets, d'orgies d'épithètes et de mille et un revirements de situation, bien au contraire : son efficacité tient même en grande partie à la sobriété, l'économie des moyens et la maîtrise de l'écriture autant que de l'imaginaire, même quand on circule fondamentalement dans l'étrange et qu'on fait du trapèze à la frontière du fantastique et de l'anticipation.

*Vertige chez les anges*, constitué de trois groupes de nouvelles («Vue partielle de l'enfer», «Vertige chez les anges» et «Muses»), forme un tout habilement composé, un ensemble dans lequel tous les morceaux de chaque nouvelle s'emboîtent avec une souplesse étonnante. Rien qui dépasse ou soit abandonné en cours de route, rien sur quoi l'on puisse vraiment buter pendant la lecture. Deux ou trois incongruités, peut-être, d'inégale importance [un «dont» suivant un «de» (p. 57), un gnome dont on sent l'haleine dans son *cou* (p. 110), des dialogues dans lesquels l'auteur soudain a recours, on se demande bien pourquoi, à l'éllision de certaines lettres alors que le reste de la phrase est rédigé dans une langue tout à fait correcte («Nébulosité croissante»)] et sur lesquelles on passe rapidement, car les nouvelles sont intéressantes et drôlement bien écrites. Le style est coulant, il a le don de lier tous les ingrédients entre eux et le mérite de se faire oublier : l'écriture, ici, est si bien maîtrisée qu'elle sert l'imaginaire en en resserrant constamment l'expression.

Les deux premières parties du recueil, qui contiennent chacune cinq nouvelles, me semblent sinon les plus réussies, du moins les plus captivantes. On nage vraiment dans le mystère et l'insolite,

dans le bizarre et l'horrible, mais on y plonge chaque fois avec ravissement, l'auteur nous y entraînant avec un entraînement tout à fait contagieux, une sorte de désinvolture et de légèreté qui arrivent à nous faire avaler presque avec le sourire les situations farfelues, inquiétantes ou carrément dramatiques à travers lesquelles il a décidé de nous faire passer — comme à travers un miroir, ce que nous sommes d'ailleurs explicitement invités à faire : chacune des trois parties du livre est précédée d'un épigraphe de Jean Cocteau qui donne le ton aux mystères que le lecteur aura à traverser sensiblement de la même façon qu'il aurait à franchir un miroir.

On rêve beaucoup, dans les nouvelles que Sévigny a rassemblées ici, et on ne cède pas à la panique, même lorsqu'on aurait toutes les raisons de le faire. Le rêve et le sang-froid dont l'auteur a entouré ses personnages lui permettent souvent d'aller au bout de l'in vraisemblable. Il faut donc jouer le jeu et accepter ces «explications» pour se laisser prendre par l'incroyable de la situation. «Elle ne cède pas pour autant à la panique», «pour une raison inexplicable», «par une sorte de réflexe conditionné» sont parfois les seules «raisons» qui rendent plausible la suite d'une histoire qui prendra tout à coup, pour une raison justement inexplicable ou parce qu'on ne cède pas à la panique et qu'on s'aventure plus loin, des proportions monstrueuses. On marche ou on ne marche pas. Si on accepte la règle du jeu, il y a alors du plaisir à l'horizon, et je n'ai pas boudé le mien.

Les nouvelles que j'ai préférées sont justement celles où l'auteur nous fait pressentir, par une de ces petites phrases anodines, l'imprudence d'un personnage : dans «Maison à louer», une bonne vieille histoire de fantômes, Turgeon, écrivain, loue à la campagne une maison depuis longtemps inhabitée, et ce, «malgré une visite plutôt sommaire des lieux». On s'en doute : il s'en mordra les doigts. Dans «Paradise Underground», une voyageuse cherche une station-

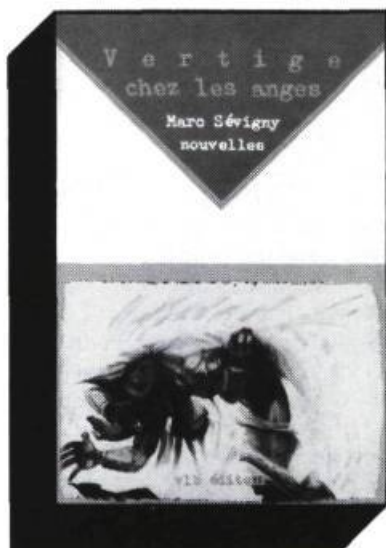




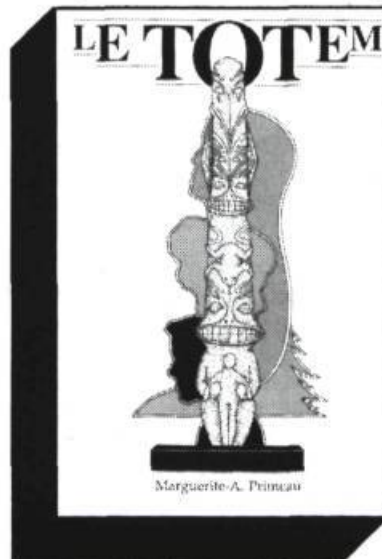
Photo : Pierre Martin

Marc Sévigny

service au beau milieu de la nuit. Son compagnon dort à poings fermés et elle n'ose pas le réveiller, même lorsqu'elle se retrouve prisonnière d'un labyrinthe parking souterrain. Pire encore : pour trouver la sortie, elle quitte l'auto dans laquelle l'homme continue à rêver aux anges et s'aventure seule dans l'obscurité de cet endroit désert... Mais est-il vraiment désert? J'ai eu peur. Partout où il y a du suspense, dans ce recueil, il est rondement mené, efficace. C'est pourquoi au Sévigny des nouvelles de la dernière partie (dont «la Lettre» et «Retraite anticipée» avaient déjà, bien qu'il n'en soit fait mention nulle part, été publiées dans la revue XYZ), nouvelles plus psychologiques et dont le ton un peu plaingnard a réussi par moments à m'agacer, je préfère pour ma part — et de loin — celui des vertiges plus carrément angoissants. À lire seul, de préférence le soir. Frissons garantis.

Puis je suis tombée de haut et j'ai connu d'autres vertiges en lisant *le Totem* de Marguerite-A. Primeau : abîmes d'ennui, ces «nouvelles» qui s'étiolaient ou tourment court auraient besoin, avant même qu'on jette un coup d'œil sur le fond, d'un bon nettoyage grammatical, stylistique et même simplement orthographique, car on trébuche constamment sur des constructions syntaxiques boiteuses ou tortueuses («Qu'une part assez imposante de ses revenus dépendait des diverses communions aux soins de laquelle était confiée la décoration des églises», p. 122), des fautes d'orthographe («sépulchres», p. 136), des anglicismes («Ils avaient fait rendez-vous pour le lendemain», p. 15; «contrevenant ainsi les ordres du médecin», p. 3),

des images usées (de la neige comme «des rivières de diamants»), tarabiscotées («La joie des spectateurs explose en fusées dévastatrices», p. 101; «sa mémoire n'est plus qu'une passoire qui avale les jours et les heures», p. 103; «un nuage parfumé noie l'arbre, ainsi que moi, dans ses courbes vaporeuses», p. 122), ou franchement déroutantes («Tit-Lou, tout pâle dans la blancheur du soir», p. 63), une ponctuation farfelue («Moi, non plus», p. 29, 56), un abus de majuscules, des amalgames de tournures populaires et de langage châtié tout à fait invraisemblables, de mauvaises concordances de temps («Tu les regardes comme si elles ne font plus partie de toi», p. 148), des tirets de dialogue là où il ne s'agit aucunement de discours direct, et ainsi de suite. Il y a de tout, dans ce livre : des pans *du* mur, une femme debout *dans* le banc des accusés, une voix de ferme, une piste mifictive, une âcre saveur qui monte en quelqu'un, des dents de prothèse dentaire (depuis quand le mot prothèse est-il masculin?) qui sont en ivoire, un entretien qui laisse une lie de vin aigre,



une entrée qui recèle quelque chose derrière, un visage à demi-enseveli sous la platine des années et même, en page quatre de couverture, des réminiscences de jours longtemps disparus. J'aurais préféré que cette époque soit disparue depuis longtemps et qu'elle ne soit jamais réapparue depuis. Je n'aurais pas eu à connaître tous ces vertiges qu'a provoqués en moi la lecture de ce recueil.

On dit de ce livre qu'il est un recueil de «nouvelles». J'en doute fort. À moins que le mot «nouvelle» n'ait pas le même sens dans l'Ouest canadien... Je crois plutôt qu'il s'agit bel et bien de «réminiscences», de souvenirs enchevêtrés qu'on aurait dû d'abord démêler. Car le fond (car il y a un fond, bien que j'en aie souvent douté, ayant régulièrement eu l'impression de perdre pied), ce sont des souvenirs, tout simplement. Mais tout le monde possède des souvenirs. Il ne suffit pas d'avoir vécu pour faire des nouvelles. Encore faut-il savoir transformer le tout pour en faire quelque chose qui ressemble à de la littérature.

On dit aussi qu'«aucun fil conducteur ne relie ces six nouvelles». Là aussi, je m'étonne : les six héros de ces six «nouvelles» ne sont-ils pas des gens à la retraite qui se rappellent des événements lointains? Ces six «nouvelles» n'ont-elles pas en commun ce fait pour le moins étonnant que du jour au lendemain des gens auxquels les personnages n'avaient pas pensé depuis des années réapparaissent dans leur vie justement le jour où les personnages en question se sont rappelés ces gens-là? Je n'ai pas cru à ces «nouvelles» et je n'ai pas davantage cru à l'importance que ces souvenirs pouvaient avoir eue dans la vie des gens qui sont mis en scène. Mais j'ai cru totalement à l'ennui et au vide de leur vie : j'ai plongé dans cet abîme d'ennui et je me suis ennuyée, moi aussi, à lire ces textes qui ne sont pas des nouvelles. Pas des bonnes, en tout cas. □